

Van Gucht Aurélia  
vzw-Buurthuis/Maison de Quartier Bonnevie-asbl

**DES CHAUVES-SOURIS :  
QUAND LE COLLECTIF PERMET « D’HABITER SON EXIL ».**

Travail de recherche dans le cadre du Certificat Universitaire  
en Santé mentale en contexte social :  
*Multiculturalité et Précarité*

Année 2012

Paroles d'exilés sur la manière d'habiter son exil.

Santé mentale en contexte social  
Multiculturalité et Précarité / 2012

Van Gucht Aurélia  
Travailleuse sociale  
Maison de Quartier Bonnevie  
[aureliavangucht@yahoo.fr](mailto:aureliavangucht@yahoo.fr)

Je souhaite dédier ce travail à tous les membres du groupe Alarm, qui tout au long de cette recherche m'ont soutenue, encouragée et qui depuis plus de dix ans, m'offrent des paroles précieuses ou leurs précieuses paroles. Dans le va-et-vient du don et du contre don, je caresse le secret espoir que nous devenions tous des citoyens à part en entière capables de construire une société sur les valeurs de solidarité, d'entraide et de respect mutuel de nos similitudes et de nos différences.

**Abstract**

*Ma question de recherche « Comment habiter son exil ? » a pris naissance au cœur d'une discussion menée par un groupe composé de militants « du droit au logement pour tous ».*

*Un entretien collectif avec retour avec les membres du groupe ALARM m'a permis d'approcher et de découvrir comment des familles migrantes trouvent à « habiter leur exil » dans leur société d'accueil. Les interlocuteurs nous dévoilent progressivement les éléments qui favorisent leur ancrage dans la société d'accueil :*

- *la conscience et la perception de leur étrangeté,*
- *le besoin et la nécessité de maintenir les ponts jetés entre « L'ici et le là bas »,*
- *la nécessité de préserver les loyautés envers le pays d'origine,*
- *les groupes et les mondes d'appartenance qui donnent sens à l'exil,*
- *les besoins de reconnaissance.*

*Cette recherche a notamment pour objectif de démontrer l'intérêt d'un travail collectif mené avec des personnes en grande souffrance sociale auquel s'ajoute l'intérêt de porter leurs voix auprès du monde politique.*

## REMERCIEMENTS

En tout premier lieu, mes remerciements les plus chers s'adressent aux membres du groupe Alarm, viennent ensuite ceux pour celui qui fut mon guide dans le cheminement et l'accomplissement de ce travail : Emmanuel Nicolas, un merci tout particulier aussi à Donatienne Bossu et Patrick Gillard qui, dans les derniers moments, ont accepté de corriger mes fautes d'orthographe et, enfin, un tout grand merci à Sonia De Craene et à tout mon entourage proche ou lointain qui a eu la patience de m'écouter et de me soutenir dans les moments les plus critiques.

À mon père féru de poésie, en guise de remerciements posthumes, pour tout ce qu'il m'a transmis et qui a rejailli à la faveur de ce travail, je dédie ce poème :

### **TRIBULATION D'UN RÊVEUR ATTITRÉ**

*Ce n'est pas une affaire d'épaules  
ni de biceps  
que le fardeau du monde  
Ceux qui viennent à le porter  
Sont souvent les plus frêles  
Eux aussi sont sujets à la peur  
au doute  
au découragement  
et en arrivent parfois à maudire  
l'Idée ou le Rêve splendides  
qui les ont exposés  
au feu de la géhenne  
Mais s'ils plient  
Ils ne rompent pas  
et quand par malheur fréquent  
on les coupe et mutile  
ces roseaux humains  
savent que leurs corps lardés  
par la trahison  
deviendront autant de flûtes  
que des bergers de l'éveil emboucheront pour capter  
et convoyer jusqu'aux étoiles  
la symphonie de la résistance.*

Abdellatif LAÂBI

(*Tribulation d'un rêveur attiré*, Editions de La Différence, 2008)

En guise de préambule, il me semble important de revenir sur les motivations qui m'ont poussée à entamer cette formation. Titulaire d'un diplôme d'assistante sociale et d'une licence en travail social obtenue en 1993, j'ai directement été engagée comme responsable de la gestion d'un restaurant social sis au Nord-Ouest de Bruxelles. En 2001, je quittais cet emploi pour me retrouver responsable d'une permanence logement située non loin de là, et sur le même territoire d'action. Dans les deux cas, il s'agit d'un travail de terrain. Personnellement, je n'ai jamais reconnu la valeur de mon diplôme universitaire et je n'ai jamais été employée à ce titre. Aujourd'hui, je suis riche d'une expérience professionnelle longue de dix-neuf ans et ma première motivation à suivre cette formation est née de mon désir et de mon besoin de me nourrir au niveau théorique, mais je ne peux ignorer que le besoin de reconnaissance et de valorisation de cette expérience accumulée ne soit étranger à cette première motivation. Et finalement, ne pourrait-on pas mettre ce besoin de reconnaissance en parallèle avec le manque de reconnaissance dont souffrent les plus mal lotis ?

L'exil serait donc bien là, au cœur de cette recherche, comme arrière-plan d'un savoir en production. Dans mon imaginaire, le mot « exil » est associé à celui de « déplacement », aux mots « arrachement », « séparation », et par conséquent au mot « souffrance ». Ces mots font écho au fait « d'être sur le grill » c'est-à-dire d'être dans une position inconfortable, de devoir faire ses preuves, de prendre le risque d'être incendié. Même si je pense ne pas avoir vécu une situation d'exil comme on l'entend communément, il n'en reste pas moins que j'ai connu deux grands déménagements dans ma vie. Ces derniers m'ont portée vers des terres inconnues ou à découvrir. Ces déménagements sont aujourd'hui, pour moi, synonymes de « dérangement » et de « nécessaire adaptation » avec tout ce que cela sous-entend et implique : « étrangeté de la terre vierge », « plaisir de la découverte », mais aussi, « perte » et « manque » de l'environnement quitté, sans doute sécurisant parce que familier. À mes yeux, l'exil est aussi synonyme de souffrance liée à l'isolement, à la peur d'un milieu inconnu voire hostile, sans repère et sans référence. Il faut fournir beaucoup d'effort pour trouver sa place, un territoire : tout est à construire ou à reconstruire. Lorsqu'une plante est déracinée, pour une période courte ou prolongée, ses racines sont mises à nues. La plante peut survivre à un déracinement, mais elle risque quand même sa peau surtout si on la néglige ou si on l'a déracinée de manière violente. Pour reprendre racine, la plante aura besoin de toute l'attention requise et de tous les soins nécessaires à son développement. La terre vierge, lieu d'un nouvel enracinement doit être riche et nourrissante, riche d'un humus de qualité. Une plante inadaptée aux conditions du désert ne survivra pas. L'exil peut-être révélateur de potentialités comme il peut être révélateur de tous les manques qui nous habitent, et dans ce cas, il peut être fatal et éroder toute la personnalité de celui qui le subit ou le choisit. L'exilé peut sombrer dans la nostalgie et, dans ce cas, le risque de dépression n'est pas loin. La terre étrangère peut révéler l'étrangeté à soi-même. L'exilé ne se reconnaît plus, il ne reconnaît plus son environnement, il est privé de ses repères habituels. Il doit alors faire appel à toutes ses ressources, tous ses potentiels cachés, voire ignorés, de lui-même... Comme un photographe qui, à l'aide de ses produits, révélera progressivement les nuances de noir et de blanc, l'intensité de la lumière d'un paysage, d'un visage qu'il aura photographié, l'exilé peut aussi au travers de son exil se révéler à lui-même.

Immanquablement de la question de l'exil découle celle des origines, de nos racines, de notre identité : d'où viens-je ? Où suis-je ? Qui suis-je ? Où est ma place ?

Il m'est arrivé de retourner sur mes terres d'origine, devenues au fil du temps, étrangères. J'ai même eu la tentation d'y vivre à nouveau, mais après trois mois d'exploration j'ai renoncé à cette idée. Un sentiment confus d'appartenance et de non appartenance m'habitait. S'agissait-il d'une réminiscence de la souffrance ? Il m'est même arrivé de ressentir une forme d'indifférence. Sur les terres respectives de mon enfance et de mon adolescence, j'éprouvais un sentiment d'éloignement, peut-être une peur de voir rejaillir la souffrance qui avait découlé du déracinement de l'époque. Pour en faire le deuil, il m'a fallu y retourner, et comprendre que j'avais foulé ces terres, qu'elles m'avaient construites mais qu'elles ne m'appartenaient plus et que je ne leur appartenais plus.

En regard de cette expérience, je citerais Jean-Claude Métraux : « *Comme de nombreux étrangers me l'avaient enseigné, il n'y a jamais de véritable retour. Nous revenons toujours dans un pays différent, entre-temps transformé. Tout retour constitue en ce sens une migration à part entière. Une seule petite année avait suffi. Ayant choisi de ne pas retourner à mon emploi antérieur (...). Retrouver une terre fertile mit longtemps* »<sup>1</sup>.

Même si je fus enracinée là à un moment donné de ma vie, un nouveau sentiment d'étrangeté voyait le jour. Mon territoire, mon « nid », je l'avais lentement et progressivement construit ailleurs. Mon exil est comparable à un cheminement, un chemin semé d'embûches, très souvent douloureux, mais également riche de questionnements, et révélateur de mon identité profonde. L'exil demande à l'être un réel dépassement de soi.

Travailleuse sociale de première ligne, j'ai une pratique d'entretien vieille de bientôt vingt ans. Dans cette pratique quotidienne, je rencontre principalement des publics issus de l'immigration ancienne ou récente. Le hasard de la vie, sauf si l'on considère que le hasard n'existe pas, m'a ramenée sur la terre d'origine de mon père — c'est-à-dire à Molenbeek. Ici aussi, les mots de Jean-Claude Métraux font écho à ma propre expérience : « (...) *mon déménagement dans une communauté, sise comme par hasard à quatre kilomètres de la bourgade où s'enivrait mon arrière-grand-père* ». <sup>2</sup> Mon histoire et ma profession m'ont donc ramenée sur le territoire de ma famille paternelle que je n'ai jamais connue, et dont la plupart des membres sont actuellement décédés.

Sans nul doute, les histoires et les parcours des personnes rencontrées dans le cadre de mon activité professionnelle sur ce territoire à la fois étranger et familier, font écho à ma propre histoire, et sans nul doute, au niveau des inconscients « la connaissance » et l'expérience du déracinement entrent en résonance dans ma pratique. En effet, j'apporte un soin tout particulier au fait de prendre le temps d'expliquer toutes sortes de choses liées à la vie pratique et quotidienne. Je contextualise au maximum les informations que je diffuse. Je tente de donner des repères, et notamment, des repères géographiques dans la ville, ce qui à mes yeux peut favoriser l'enracinement.

Dans le cadre de mon activité professionnelle, d'un travail d'accompagnement social individualisé en matière de logement, j'ai très vite ressenti la nécessité de développer un travail social de groupe. (Avant cela, j'assurais la gestion quotidienne d'un restaurant social où le groupe existait par essence.) C'est peut-être aussi pour moi le désir inconscient de préserver les personnes de l'isolement lié à l'exil, cet isolement vécu à l'adolescence et ressenti de manière intense au moment de mon déménagement à Bruxelles.

---

<sup>1</sup> METRAUX J-C, « La Migration comme métaphore », Ed La Dispute, Paris, 2011, p 23 et 24.

<sup>2</sup> *ibidem*, p 25

## Introduction :

---

Les quartiers bruxellois se composent et se recomposent d'un exil multiple. Tel un patchwork de couleurs, de bruits, de langues, la ville raisonne d'ambiances : station de métro « Comte de Flandre », restaurant « Le Caire », le « Frite Kot » tenu par un ancien Italien, la tour de l'église Saint-Jean-Baptiste et l'enseigne de la « Western Union » avec son jaune si particulier, la bijouterie « Ahmed » dont le propriétaire pakistanais est bien connu des habitants du quartier, « Aux délices de Youyou » qui nous propose des sandwiches froids, des cornets de pâtes, des panini, des petits déjeuners et se dit être un tea-room.



Les migrations sont des faits inhérents à l'espèce humaine qui de tout temps s'est déplacée en quête d'un avenir meilleur. De manière non contradictoire, l'histoire des migrations semble étroitement liée au développement économique des sociétés en quête de main d'œuvre à bon marché (industrialisation de l'Europe fin du XIXe siècle, émergence actuelle des pays de l'Est et de l'Asie dans le monde économique globalisé) et aux besoins des populations dites pauvres.

« 56 », fait explicitement référence aux besoins en main d'œuvre en France et en Belgique dans les années 1960 : « *Il y avait un manque de gens ici. En France, à l'usine Simca par exemple et ici aux charbonnages. Ils sont venus en 1960. Ils n'avaient pas cette idée de rester en Europe, ils voulaient gagner un peu d'argent parce qu'il n'y avait pas de travail (au pays).* »

Dans son ouvrage « *La plus haute des solitudes* », Tahar Ben Jelloun, confirme cet état de fait : « *A ces hommes qu'on arrache à leur terre, à leur famille, à leur culture, on ne demande que leur force de*

*travail* ». <sup>3</sup> « *Bilal* », lui aussi, nous confie que ces enfants considèrent que les anciens : « (...) *sont venus pour travailler mais on les a seulement laissé travailler* ».

Actuellement, les pays occidentaux ne sont plus en quête de main d'œuvre, mais les populations migrantes continuent d'arriver, la plupart du temps, en provenance de pays dans lesquels les processus démocratiques sont en souffrance ou dans lesquels les conditions de vie ou les incidences des changements climatiques mettent à mal la survie des individus.

Comme le démontre Albert Memmi dans son ouvrage « *Portait du décolonisé* », dans ces pays non démocratiques, la collusion entre les élites et les pouvoirs religieux empêche volontairement toute possibilité d'émancipation sociale des classes sociales les plus pauvres qui, par manque d'accès à l'enseignement ou à un enseignement de qualité, aux soins médicaux etc., restent dans l'ignorance et deviennent des candidats à l'exil. « *L'émigration n'est pas spécifique à la décolonisation ; elle existe, elle a existé dans la plupart des pays économiquement ou politiquement carencés. Elle est le produit de la misère ou de la peur, de la faim ou des frustrations, d'un avenir apparemment bouché, qui conduisent des individus, plus ou moins nombreux à quitter leur pays natal.* » <sup>4</sup>

Dans un monde globalisé, qui porte aux nues le développement des moyens de communication, l'information et les performances technologiques, l'on peut sous-entendre que l'absence de processus démocratique dans certains pays, les phénomènes de corruptions, l'instabilité politique et la pauvreté qui en découlent encourage le déplacement de populations en quête de paix et de justice sociale.

---

<sup>3</sup> BEN JELLOUN T, « *La plus haute des solitude.* », Ed Du Seuil, 1977, p 12

<sup>4</sup> MEMMI A, « *Portait du décolonisé* », Ed Gallimard, 2004, p 116

## **Le groupe Alarm, le lieu d'une parole :**

---

Durant les dix dernières années de mon activité professionnelle à la vzw-Buurthuis/Maison de Quartier Bonnevie-asbl, sise à Molenbeek, j'ai assuré une permanence logement à laquelle les locataires du quartier peuvent s'adresser pour s'informer de leurs droits et devoirs en matière locative et bénéficier d'un accompagnement social à court, moyen et long terme en vue de résoudre leurs problèmes de non ou de mal logement. L'association développe des activités plus larges qui s'adressent tant aux locataires qu'aux petits propriétaires habitants du quartier. L'association est située au cœur du Vieux Molenbeek, ancien quartier industriel qui longe le canal de Charleroi. La mission principale de la Maison de Quartier concerne l'aménagement de l'espace public et le vivre ensemble dans un quartier traditionnellement populaire et paupérisé. À la suite du déclin industriel de la fin des années 60, le quartier a perdu sa population ouvrière d'origine au profit d'une population métissée. (En 2008, vingt-cinq pour cent des habitants de Molenbeek-Saint-Jean étaient de nationalité non belge.<sup>5</sup>) Molenbeek fait partie, aujourd'hui, de ce que l'on nomme communément le croissant pauvre de Bruxelles.

Très peu de temps après mon entrée en service, j'ai pris conscience du fait que l'accompagnement individuel en matière de logement était une nécessité mais que, d'autre part, il s'agissait d'une problématique collective. Frustrée, indignée et impuissante face à la gravité des situations individuelles qui arrivaient à la permanence, j'invitais mes collègues à réfléchir à l'intérêt de développer un travail de groupe avec le public des permanences.

Juillet 2001 voit la naissance du groupe Alarm. Ces initiales, choisies par les premiers membres du groupe, signifient : « Action pour le Logement Accessible aux Réfugiés à Molenbeek ». Dix ans plus tard, les demandeurs d'asile auxquels nous n'avons plus rien à proposer, se présentent de plus en plus rarement à nos portes. Alarm est actuellement composé de personnes qui, au travers d'actions militantes, défendent le droit au logement pour tous. Les membres invités par nos soins sont soit issus de la permanence logement, soit amenés par les membres eux-mêmes. Tous connaissent, ou ont connu des conditions de logement déplorables. Au travers de leurs échanges, les membres, soutenus par notre équipe, ont pour objectif commun, par le biais de témoignages individuels et au nom du groupe, de dénoncer auprès des pouvoirs publics des conditions de logement intolérables. Par de petites actions ou des prises de parole en public, les membres d'Alarm œuvrent à la recherche et à l'établissement de changements structurels en matière de logement.

En lien avec les activités et les informations fournies par le Rassemblement pour le droit à l'habitat, les membres développent conjointement ou indépendamment leurs propres actions en matière de logement sur des thèmes qui les touchent particulièrement comme : la discrimination, la constitution du montant de la garantie locative, la pénurie de logements sociaux, le montant des loyers privés inaccessible à leur bourse. Dès qu'ils en ont l'occasion, les membres rejoignent des activités militantes d'autres groupes qui œuvrent en matière de droit au logement pour tous<sup>6</sup>.

---

<sup>5</sup> Fiches communales d'analyse des statistiques locales en Région Bruxelloise, Fiche 12, Ed 2/2010

<sup>6</sup> Notamment en 2007, le groupe a participé activement à la création du « Ministère de la crise du logement », né à l'instar du Ministère français et à la faveur de la première occupation de l'Eglise et du Cloître du Jésus à Bruxelles sise en face du Botanique. Occupation, suivie d'une expulsion, qui donnera naissance à l'Asbl « 123 Logements », et qui, à l'heure actuelle, gère en collaboration avec la FEBUL plusieurs bâtiments pour lesquels ils ont obtenu des conventions d'occupation à titre précaire.



## « Comment habiter son exil ? », une question émergente

Une réunion avec les membres du groupe Alarm est à l'origine de ma question d'enquête. En effet, à l'occasion de la Journée Internationale du Refus de la misère en 2011, dont le thème général était les enfants vivant en situation de pauvreté, et en vue de traiter le sujet de manière positive, j'avais proposé aux membres de rédiger des lettres à leurs enfants en leur exprimant tous les espoirs qu'ils nourrissaient à leur égard en matière de logement. De manière un peu inattendue, une femme du groupe avait choisi, non pas d'adresser une lettre à ses enfants, mais à sa sœur dont le fils qui vivait en Afrique envisageait de s'installer en Europe. Elle y exprimait toute la et les difficulté(s) que l'on rencontre ici pour devenir un citoyen à part entière. À ma grande surprise, la lecture collective de cette lettre suscita de vives réactions et émotions au sein du groupe. Les membres souhaitaient tous exprimer leur point de vue et plus aucun ne faisait preuve d'écoute à l'égard des autres : le mot « EXIL » avait surgit des « palabres » ! De la question du logement émergeait au sein du groupe celle de la place que l'on occupe ou que l'on peut occuper ici. Dès lors, il s'agissait pour moi de découvrir la façon dont on « habite » son exil.

Pour Florence Bouillon : *« Il n'existe pas de définition consensuelle de ce que désigne la notion d'habiter. Objet multidimensionnel, l'habiter a été appréhendé par chaque discipline en fonction de ses cadres d'analyse propres. (...) L'habiter est ce qui fournit à l'individu une "sécurité ontologique", explique Marc Breviglieri (2006). En ce sens "loger n'est pas habiter", "l'habiter", dimension existentielle de l'homme sur terre ne se satisfait pas d'un nombre de mètres carrés de logement ou de la qualité architecturale d'un immeuble. C'est parce que l'homme habite que son "habitat" devient "habitation", écrit Thierry Paquot (2007 : 13) (...) L'habiter est ici envisagé comme la relation matérielle et symbolique à l'espace, comme la production d'un "lieu anthropologique" chargé d'histoire et d'identité, à partir duquel se construisent des attaches, de la stabilité, de la continuité. La phénoménologie aborde pour sa part l'habiter comme le fait "d'être présent au monde et à autrui" (pour reprendre la célèbre formule de Heidegger (Augé, 1992)) ».*<sup>7</sup>

En matière d'habiter, Nicolas Bernard nous entraîne pour sa part, dans une exploration étymologique du terme non moins intéressante et nous en révèle toute la complexité : *« L'exploration des racines linguistiques met ainsi à jour une stimulante chaîne logique "avoir/habiter/habit/habitude", aux prolongements anthropologiques insoupçonnés. (...) Le trouble s'épaissit encore lorsque l'on s'aperçoit que l'habitat non seulement possède une origine commune avec l'avoir mais, plus en amont encore, émane de la racine indo-européenne bheu, traduite par "être". »* Et l'auteur pose alors une autre question : *« Le verbe germanique bauen (construire), lui-même parent du vieil haut-allemand buan (habiter), ne procède-t-il pas d'ailleurs du mot être : bin (Ich bin) ? Et le sein allemand (être), qui provient pour sa part du sanscrit (...), se prolonge du reste par wesen (demeurer, rester). Ainsi, en plus de fournir le soubassement matériel indispensable à la vie de l'homme, l'habitat conditionnerait jusqu'à l'être de celui-ci et façonnerait étroitement son identité. En définitive, l'homme est pour autant qu'il habite. »*<sup>8</sup>

Et pour Jean Furtos enfin : *« L'homme habite, et ainsi il prend place parmi les humains. Pour cela, il lui faut inscrire son corps, sa subjectivité, son histoire, sa citoyenneté. Habiter, c'est mettre de soi en un lieu, ce qui est fort différent d'être logé. »*<sup>9</sup>

<sup>7</sup> BOUILLON F, « Le monde du squat », Ed Presses universitaires de France, 2009, p 8 et 9

<sup>8</sup> BERNARD N, « J'habite donc je suis », Ed Labor, 2005, p 16 et 17

<sup>9</sup> FURTOS J, « Quelques aspects de la santé mentale concernant l'habitat dans l'accompagnement des personnes précaires. », texte écrit pour la DPSA dans le cadre du projet copiloté par Le Grand Lyon et l'État, en lien avec un nombre important de partenaires concernés par la santé mentale, 2009

La question de *l'habiter* entretient des liens étroits avec celle de l'être et de sa présence au monde et ce, d'autant plus qu'elle concerne des personnes en situation d'exil, de « mise hors lieu ». Force est de constater que le groupe Alarm pose continuellement le débat de cet exil multiple et de la nécessaire traduction en contexte social de ce lien devenu étroit entre exil et habitat. Si ces personnes ont pu — et continuent — à envisager le logement comme dimension émancipatoire et comme condition nécessaire à un mieux-être, le débat s'est déplacé, probablement parce que le groupe continue à écrire son histoire.

Certes, habiter son exil serait une expérience propre, individuelle, un travail sur soi. Mais cette question s'est posée au fil du temps, autrement dit dans un lieu symbolisé et symbolisable qu'est le collectif. Le choix de l'entretien collectif devenait rapidement une évidence méthodologique et éthique. En effet, c'est une activité du groupe, qui avant même que je ne commence la formation, a déterminé la direction de mon enquête de terrain. En regard du temps dont je disposais pour mener à bien ce travail, de mon thème et de mon terrain, l'entretien collectif avec retour me semblait donc la méthode la plus appropriée pour interroger la question de l'exil. Au travers des expériences individuelles partagées dans le cadre de l'entretien collectif, j'avais l'espoir de découvrir des choses communes à tous.

À la faveur de rencontres faites tant dans le cadre professionnel que privé, j'ai élargi l'invitation aux entretiens à d'autres personnes que les membres du groupe Alarm. Seule l'une d'entre elle s'est présentée. Cette personne est ressortissante d'un pays de l'Union Européenne (UE) et vit dans un bâtiment occupé par des sans-papiers. Au total, quatorze personnes ont participé aux entretiens : dix hommes et quatre femmes. Parmi elles, des personnes exilées de longue date, d'autres exilées récemment, d'autres encore ressortissantes de la UE et enfin une seule personne native de Belgique.

Durant l'année de formation en cours, j'ai eu la grande chance de rencontrer Sonia De Crane qui possède une grande expérience en matière d'entretien collectif. Très vite, elle m'a marqué son soutien et m'a proposé son aide pour l'entretien collectif. En sa compagnie, j'ai découvert toute l'attention qu'elle portait au cadre et j'ai pris conscience de l'importance du cadre dans ce cas particulier, où il me faut me décentrer en vue d'abandonner mon rôle d'animatrice du groupe au profit du partage commun d'une expérience d'exil. Ensemble, nous avons co-animé l'entretien, Sonia se portant garante du cadre et de ses principes à savoir :

- La confidentialité et le choix de pseudonymes.

Certaines personnes ont choisi le nom de leur village ou de leur région d'origine « Fouta », « Arabie du Sud », « Kasay » ; deux personnes ont choisi le nom de leurs enfants restés au pays « Ketzia » et « Bilal » ; une femme d'origine marocaine a d'abord choisi un nom d'homme pour ensuite se rétracter et prendre un prénom typiquement belge « Rachel ». Une personne a choisi un qualificatif : « Jovial ». Quatre autres ont choisi comme pseudonyme : « Mondial », « Arc-en-ciel », « 56 », « J'attends » et « Antonio ». Une personne a pris l'un de ses propres prénoms « Joseph ». Une personne n'a pas pris de pseudo, car elle est arrivée très en retard et qu'elle ne s'est pas exprimée.

- Le respect et l'écoute au sein du groupe, le non jugement.
- La convivialité.

## L'image de l'exilé.

---

Dans une Europe en pleine crise financière, où les chiffres du chômage sont en constante augmentation, dans une Europe qui n'a plus besoin de main d'œuvre bon marché pour faire tourner son économie balbutiante, dans un monde où compétitivité, excellence et profit sont devenus les maîtres mots, l'image des candidats réfugiés ou des étrangers peu fortunés s'est effilochée. « Ces étrangers, avec ou sans papiers », qui arpentent nos rues semblent de plus en plus suspects. Les médias et le monde politique mettent de plus en plus l'accent sur les motivations économiques des flux migratoires, en ignorant le plus souvent les autres motivations à l'exil. Qui n'a pas entendu l'expression : « On ne peut tout de même pas accueillir toute la misère du monde » ? Sauf quand il s'agit d'évènements aussi tragiques qu'un génocide, les discours tendent de plus en plus à ignorer les motivations politiques de ces flux. Mais dans un monde globalisé en pleine mutation, les motivations politiques des candidats à l'exil restent d'une troublante actualité. En effet, les migrants fuient souvent des régimes politiques instables, des guerres civiles qui mettent à mal leur sécurité physique, ils ont souvent soif d'accès à l'enseignement, aux soins médicaux : en un mot soif d'accès aux privilèges des sociétés dites démocratiques.

Alors qu'elle est en attente de l'acceptation de sa demande d'asile dans un centre pour réfugiés, « Joviale » nous raconte : « *La réalité pour moi était vraiment en dessous, dans le sens où je venais en Europe surtout pour mes études, parce que moi, je voulais à tout prix étudier.* »

À l'occasion d'une journée-rencontre organisée par le Théâtre Océan Nord au sujet des motivations à l'exil, un jeune Guinéen témoignait et s'indignait du fait que dans son pays d'origine, le contenu des cours d'histoire était resté identique à celui dispensé à son arrière-grand-père.

Dans un contexte social fragile, l'étrangéité se meut en danger dans les choses de la vie courante. Les propos de Bilal illustrent sa perception de l'évolution de l'accueil réservé aux migrants depuis 1975.

Bilal : « *Oui et là, la perte de confiance, c'est-à-dire que les Européens, ils ont, en général, maintenant, avant ils aidaient, ils donnaient un coup de mains aux étrangers. Mais maintenant, on voit de plus en plus qu'ils se méfient. (...) Moi, je peux vous dire qu'en mettant mes pieds ici en Belgique. Moi, je suis rentré, ici, en Belgique en 1975. J'ai habité à Schaerbeek, c'était on va dire, les Belgo-belges venaient toquer chez nous, sonner, venez « tiens un meuble » ou des vêtements, ou bien. Maintenant, on ne voit plus ça. Avant, on ne voyait pas dans les fenêtres du rez-de-chaussée, des autocollants avec des chiens de garde. Tu vois, avant on mettait le pain, le lait etc. devant la porte. Vous voyez, c'est pour cela que je dis que les Belgo-belges et les Européens en général, n'ont plus confiance. Non, non, ça, je peux vous le dire et moi je l'ai vécu.* »

Les personnes marquées par l'exil<sup>10</sup> se font conférer une identité altérée et altérante, car l'incompréhension de ce changement de regard porte atteinte au nécessaire besoin de reconnaissance.

---

<sup>10</sup>Tout au long de ce travail, au vocable d'immigré souvent très connoté, je substituerai le mot exilé en ce sens qu'il fait directement référence à « une dimension marquante de l'expérience individuelle et collective universelle » comme le souligne Fethi Benslama et qu'il correspond mieux à l'esprit de ma recherche.

L'identité<sup>11</sup> est à l'image d'un kaléidoscope en mouvement, un tout dans lequel se retrouvent de multiples facettes, qui varient, évoluent dans le temps et dans l'espace. La communauté qui nous entoure et l'espace dans lequel nous vivons nous façonnent, nous donnent une place, un rôle, un statut. Plus que celle d'autres personnes, de par la rupture avec la communauté d'origine et le déplacement d'un espace vers un autre, l'identité des exilés est « bousculée ». Toutefois, quelles que soient nos origines, nos appartenances changent, se transforment au fil du temps et au contact de l'altérité.

Selon Jean-Claude Métraux, « pour qu'un phénomène puisse être qualifié de migration, il requiert certaines conditions. Dont une séquence temporelle composée de six moments distincts :

- Vivre dans un monde et en être,
- Quitter ce monde,
- Passer d'un monde à l'autre,
- Entrer dans un autre monde,
- Vivre dans cet autre monde,
- Etre de cet autre monde<sup>12</sup> ».

Ces différents passages ne sont pas sans incidence sur l'identité des individus qui migrent. En quittant une communauté d'origine, un espace, une langue, des valeurs, des rites, les personnes en contexte d'exil sont plus que d'autres confrontées à la rencontre et à l'étrangeté d'un nouvel espace, d'une nouvelle communauté, parfois d'une nouvelle langue, de nouvelles valeurs, etc.

Comme le souligne Daniel Derivois dans un article consacré à la clinique de la mondialité, « *Le Monde entier se déplace, déménage. Ces déplacements et déménagements de populations sont à la fois source d'angoisse et de créativité. Ils suscitent le renforcement des frontières nationales, institutionnelles, familiales et des frontières intimes, moins visibles. Ils offrent en même temps des possibilités d'ouverture sur sa propre altérité et celle de l'autre. Des autres.* »<sup>13</sup>

---

<sup>11</sup>Nous sommes tous des migrants dans l'espace et dans le temps, c'est le postulat de Jean-Claude Métraux dans son ouvrage « La migration comme métaphore ». À cela, j'ajouterais nous sommes tous des migrants en quête d'identité et de reconnaissance et cela fait partie de notre commune humanité.

<sup>12</sup> METRAUX J-C, « La migration comme métaphore », Ed La dispute, 2011, p 50

<sup>13</sup> DERIVOIS D, « Clinique de la Mondialité : Vers une géohistoire de la rencontre clinique » in Rhizome, Bulletin national santé mentale et précarité. n°43, 2012, p 69

## Le(s) prix du départ

*« Mais on saura bientôt qu'ils tenteront de partir même sans papiers, à n'importe quel prix, au péril de leur vie s'il le faut, en traversant la mer en franchissant des frontières. Le paradis ne mérite-t-il pas tous les risques ? De quoi peut-on rêver au purgatoire sinon au paradis en effet ? En tout cas voilà comment se fabrique un immigré. »<sup>14</sup>*

Le *Petit Robert* nous apprend que le mot « exil » nous vient du latin et qu'il signifie « sauter hors de ». Il s'agit donc bien d'un mouvement et d'un changement de lieu. Dans sa première acception, le mot « exil » signifie : « *Expulsion de quelqu'un hors de sa patrie, avec défense d'y rentrer ; situation de la personne ainsi expulsée. → ban, bannissement, déportation, expulsion, ostracisme, proscription, relégation, transportation.* Pour *Le Petit Robert*, l'exil volontaire est celui « *qu'on s'impose selon les circonstances, le danger* ».

Nos exilés contemporains seraient dès lors des personnes qui décident de « sauter hors de leur lieu d'origine pour fuir un danger ». Ainsi, il s'agit de quitter un territoire, un espace pour se retrouver dans un autre au contact des autres. À ce sujet, « 56 » nous confie : « *Nous, on a quitté un pays et on vit dans un autre.* »

Fheti Benslama va plus loin en nous donnant la définition littérale du mot « (ex-il) qui signifie « hors lieu », puisque le « il » se rapporte à la localité (*l'illia* latin) formant l'antre pour le sujet ou l'objet (...) ». Pour lui, « la maladie de l'exil n'est pas la perte du pays mais du *lieu où exister.* »<sup>15</sup>

D'après Michel Agier, « l'étranger ne doit pas être considéré comme une identité, mais comme un lieu. »<sup>16</sup>

Il s'agit dès lors de s'intéresser à la manière dont les exilés expérimentent ce changement de lieu, habitent ce lieu et la façon dont leur perception du monde s'en trouve transformée.

« *On est étranger là-bas et étranger ici* », ce constat établi par « 56 » est enrichi par une image corporelle amenée par « Bilal » : « *On est étranger, un pied là-bas, un pied ici.* » Cette image est particulièrement intéressante parce qu'elle suppose un état d'écartement, voire la recherche d'un état d'équilibre, dans lequel il faut jongler avec ses appartenances. Plus loin dans l'entretien, « Bilal » nous expliquera comment cette double appartenance sera temporairement marquée dans son corps lors des vacances qui le ramènent dans son pays d'origine.

« *Quand on rentre soi-disant chez nous, au Maroc (...) et qu'au lendemain de notre arrivée, on va au marché, là, t'es vite reconnu comme tu viens, repéré, la peau déjà, elle a blanchi, elle n'est pas basanée, elle l'est juste un petit peu du côté gauche parce que la voiture..., mais du côté droit, elle ne l'est pas, ce côté est toujours blanc.* »

À la suite de ces considérations, « Joviale » tire une conclusion en considérant qu'ils sont « des chauves-souris ». Cette conclusion fut approuvée par la plupart des interlocuteurs du groupe. Alors que je m'étonnais de cette qualification, « Joviale » nous expliqua : « *La chauve-souris : elle n'est ni*

---

<sup>14</sup> MEMMI A, « Portait du décolonisé », Ed Gallimard, 2004, p 114

<sup>15</sup>FETHI B, « Qu'est-ce qu'une clinique de l'exil ? », in *L'évolution psychiatrique* (69), 2004, p 27

<sup>16</sup>BRIEG C, « Michel Agier, *Le couloir des exilés. Etre étranger dans un monde commun* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2011, mis en ligne le 26 janvier 2011,

oiseau, ni animal. (...) une chauve-souris, cela veut dire un mélange. (...) Mais qui n'a pas de situation. Quand elles vont chez les oiseaux, on leur dit : "Non, non, tu n'es pas des nôtres", quand elles vont chez les autres, on leur dit : "Non, non, tu n'es pas d'ici" ». Cette intervention et celle de Bilal qui parle « du soi-disant chez nous » mettent en lien la question de l'appartenance à la communauté, « être des nôtres », à la question du lieu, « tu n'es pas d'ici ». Appartenance à la communauté et lieu seraient donc intimement liés ?

Après cet échange, « Joseph » (Belge de naissance, qui a quitté son Limbourg natal pour s'installer à Bruxelles), en l'exprimant dans sa langue maternelle, utilise encore une autre image liée au monde animal pour définir ce sentiment d'étrangeté : « *Nog vis, nog vlees : een mosselen (ni poisson, ni viande : une moule)* ». « 56 » fait également appel au monde animal pour rendre compte de la perception de son état ou de son expérience : « *En fait, je suis comme un caméléon, je suis là-bas Marocain, Belge ici aussi. (...) Je vis ici. J'ai tout ce qu'il faut ici. Mais quand je retourne là-bas, je dois essayer aussi de faire encore des choses pour montrer que je suis aussi avec eux.* »

Cette dernière intervention sous-entend également la nécessaire loyauté à conserver à l'égard de ses origines. Concernant ces loyautés, notons aussi que beaucoup de nos interlocuteurs se sont choisis un pseudo en lien avec leurs origines : le nom d'une région, le nom d'un village, le nom d'un enfant resté au pays.

Tout en ressentant cette double appartenance, « 56 » dit par ailleurs : « *Je dois dire, d'abord le monde, c'est pour le monde entier. (...) Oui, c'est un rêve* ». En cela, il rejoint, les propos de « Mondial » qui semble plus proche d'une vision transnationale. Syrien d'origine, ayant étudié en ex-Yougoslavie, et transité par l'Allemagne avant de s'installer en Belgique, il nous affirme voir les choses autrement.

« *Maintenant, ici, moi, je suis chez moi. (...) Quand moi, je pars en Syrie en voiture, dès que moi j'entre en territoire d'ex-Yougoslavie, je suis chez moi, je parle les langues, j'ai leur passeport. Alors, toutes ces régions, Slovaquie, Croatie, Serbie, Monténégro et tout ça, même Bulgarie, moi, je communique avec tout le monde facilement. Et comme ça, moi, je suis à l'aise, puis je suis en Syrie et toutes les régions où l'on parle arabe, je suis chez moi. J'ai choisi le pseudo "Mondial", parce que vraiment, je sens que je suis un mondial.* »

La langue permet de se sentir « chez soi » parce qu'elle permet d'entrer en relation, dans les sentiments d'appartenance et dans la capacité à s'approprier le monde.

Habiter son exil, serait-ce la capacité de s'approprier un lieu en se confrontant à l'altérité tout en maintenant des ponts avec ses origines ?

À cet égard, les propos d'« Antonio » nous dévoilent son attachement à ses racines « (...) *Je continue d'être lié à ma famille où je suis né, où j'ai vécu mon enfance, ma jeunesse. Voilà, je ne veux pas oublier mes racines, mon d'où je suis.* »

Les visites à domicile sont également une occasion de découvrir comment se matérialisent très concrètement ces ponts et la survivance des liens avec le pays d'origine. Les éléments palpables de ces liens se manifestent, par exemple, dans la présence des antennes paraboliques et de l'écran géant qui diffuse sans interruption des séries télévisées africaines ou les nouvelles du monde arabe dans la langue des téléspectateurs. Le mobilier que constituent les énormes banquettes du salon marocain et les odeurs de cuisine au parfum d'épices orientales pourraient aussi être interprétés comme des éléments qui symbolisent les ponts jetés entre le « Là-bas et l'ici ».

En regard des propos tenus par nos interlocuteurs et si comme l'entend Jean Furtos « habiter, c'est mettre de soi dans un lieu », pour « habiter son exil », il semble nécessaire et indispensable de sauvegarder des ponts réels ou symboliques avec la terre d'origine. Les ponts seuls ne servent à rien, encore faut-il une force mobilisatrice et potentiellement utilisable pour les franchir. Les supports

sociaux constituent alors des lieux mais aussi des mises en mouvement favorables à ces passages entre un « ici » et un « là-bas ».

### **Identité et appartenance :**

L'identité est ce qui rend chaque être unique et singulier au monde. L'identité n'est pas une chose figée, elle est mouvante dans le temps et dans l'espace. Tout homme s'inscrit dans un processus identitaire complexe qui se déroule de sa naissance à sa mort et qui est influencé par son environnement. Ainsi, l'identité se construit au contact de l'altérité. L'autre joue le rôle de miroir dans lequel je vais apprendre à me connaître et presque simultanément, par la reconnaissance que l'autre m'apporte, j'existe. De cette rencontre, vont naître mes appartenances plurielles. « *Tant il est vrai que ce qui détermine l'appartenance d'une personne à un groupe donné, c'est essentiellement l'influence d'autrui (...).* »<sup>17</sup> Et Amin Maalouf de poursuivre le raisonnement, en déclarant : « *Grâce à chacune de mes appartenances, prise séparément, j'ai une certaine parenté avec un grand nombre de mes semblables ; grâce aux mêmes critères pris tous ensemble, j'ai mon identité propre, qui ne se confond avec aucune autre.* »<sup>18</sup>

De la question des appartenances, découle celle de la reconnaissance. Pour Jean-Claude Métraux, « ***L'enlacement des appartenances requiert la reconnaissance, entre êtres humains et entre sociétés, de similitudes fondamentales Universelles, elles réfutent tout verdict d'incompatibilité entre mondes.*** (...) *Ainsi, seule la conscience des similitudes fondamentales permet la reconnaissance des différences signifiantes qui font l'originalité de toute conception du monde.* » Ainsi, « *Vivre dans un monde et en être (...) requiert le partage d'une appartenance avec les membres de la société d'accueil.* »<sup>19</sup>

Rappelons ici que la plupart des interlocuteurs du groupe Alarm ont en commun de vivre dans le croissant pauvre de Bruxelles, soit des quartiers à forte population immigrée, dans lesquels ils ne sont pas nécessairement confrontés à l'altérité ou peuvent se préserver de la rencontre avec l'altérité. On peut dès lors craindre le danger du repli sur soi et/ou de « l'entre soi ». À ce titre, il est intéressant de relever l'échange de propos entre « Joviale » et « Mondial » :

— « **Joviale** » : « *Mondial, quand il dit "je me sens chez moi quand je suis ici". Ça c'est par rapport à lui, mais par rapport aux autres. Un belge de souche ne te voit pas belge, excuse-moi.* »

— « **Mondial** » : « *Il ne faut pas oublier que moi, je suis ici à Molenbeek, voilà. À Molenbeek, moi j'ai tout, je peux tout faire facilement. Si moi, j'ai ma voiture qui est en panne, moi, je vais directement appeler quelqu'un qui connaît la matière, il va venir. Si moi, j'ai mon téléphone coupé, je peux trouver quelqu'un de confiance. La viande, les boucheries, tout, tout, tout.* »

— « **Joviale** » : « *Je n'en disconviens pas, mais quand bien même tu vis à Molenbeek (...) il y a 365 jours dans l'année et tout ce que tu fais, ce n'est pas à Molenbeek. (...) Même si ton chef ou ton directeur adjoint il est Molenbeekois, si tu vas au sommet, ton directeur ou je ne sais pas qui, ton infirmier de service ne sera pas Molenbeekois. Et ce docteur-là, il ne va pas te prendre pour un belge, il va te prendre pour un étranger, excuse-moi, je veux bien que tu le dises, je veux bien que tu le défendes, je*

---

<sup>17</sup> MALLOUF A, « Les identités meurtrières », Ed Grasset et Fasquelle, 1998, p 33

<sup>18</sup> *Ibidem*, p 27

<sup>19</sup> METRAUX J-C, « La migration comme métaphore. », Ed La Dispute, 2011, p 94 et 95

*veux bien dire que je suis belge, je veux bien le sentir, moi je le veux bien, mais mon entourage, ne sent pas comme moi. »*

Pour « Mondial », il y a une appropriation, voire une identification à un lieu, un territoire : Molenbeek, dans lequel « Mondial » se sent « chez lui », dans lequel il a sans nul doute développé un réseau sur lequel il peut s'appuyer : « Je peux tout faire facilement, je peux trouver quelqu'un de confiance. »

« Joviale », quant à elle, le ramène dans la réalité de « l'espace commun » qui ne se réduit pas au territoire de Molenbeek, elle vit son altérité dans le regard que porte sur elle le belge de souche.

La construction des identités plurielles est intimement liée et entremêlée aux sentiments et aux liens d'appartenance. En regard des propos tenus par nos interlocuteurs, cet entremêlement apparaît comme élément fondateur d'un lieu où exister ou, mieux dit, d'un lieu où « habiter son exil ».

Les liens d'appartenance sous-entendent l'existence de lieux et de communautés et/ou de groupes où se rencontrer. Vient alors la nécessité de se demander où les exilés peuvent simultanément rester en lien avec leurs appartenances passées et en créer de nouvelles avec la société d'accueil.



## Les communautés, support d'une intelligence collective :

*« Ce qui nous caractérise en tant qu'être humain, c'est le fait que nous sommes des êtres sociaux et de culture, c'est-à-dire que nous devons en passer par l'Autre et quelques petits autres (nos semblables) pour savoir qui nous sommes, à qui nous appartenons et à qui nous ressemblons. Rappelez-vous cette phrase de Boris Cyrulnik : « Celui qui n'appartient à personne n'est personne. »<sup>20</sup>*

Dans cette partie, nous verrons le rôle fondamental que jouent et offrent les mondes et les communautés d'appartenance, dans lesquels il devient possible d'habiter son exil.

### **Appartenir au monde du travail.**

La question du travail traverse l'ensemble de l'entretien collectif et l'on découvre ainsi l'importance que lui accordent la plupart des interlocuteurs du groupe Alarm. Le travail serait donc un moyen fondamental « d'habiter son exil » et symboliserait tout à la fois les ponts jetés vers la communauté d'origine (respect des loyautés) et les moyens de trouver ou de créer des liens d'appartenance avec la communauté d'accueil.

Par ailleurs et en référence à l'expression de *vita activa*, tel que défini par Annah Arendt dans son ouvrage « L'Humaine condition », on comprendra encore mieux cet attachement à la valeur « travail ». Par cette expression, elle désigne trois activités humaines fondamentales, à savoir : le travail, l'œuvre et l'action. Pour elle, ces activités « *sont fondamentales parce que chacune d'elles correspond aux conditions de base dans lesquelles la vie sur terre est donnée à l'homme. Le travail est l'activité qui correspond au processus biologique du corps humain, dont la croissance spontanée, le métabolisme et éventuellement la corruption, sont liés aux productions élémentaires dont le travail nourrit ce processus vital. La condition humaine est la vie elle-même. L'œuvre est l'activité qui correspond à la non-naturalité de l'existence humaine, qui n'est pas incrustée dans l'espace et dont la mortalité n'est pas compensée par l'éternel retour cyclique de l'espèce. L'œuvre fournit un monde "artificiel" d'objets, nettement différent de tout milieu naturel. C'est à l'intérieur de ses frontières que se loge chacune des vies individuelles, alors que ce monde lui-même est destiné à leur survivre et à les transcender toutes. La condition humaine de l'œuvre est l'appartenance au monde. L'action, la seule activité qui mettent en rapport les hommes sans l'intermédiaire des objets ni de la matière, correspond à la condition humaine de la pluralité, au fait que ce sont des hommes et non pas l'homme, qui vivent sur terre et habitent le monde.* »<sup>21</sup>

Le travail est donc un instrument qui permet d'assurer la survie, l'œuvre un moyen d'assurer la pérennité du monde et enfin l'action un moyen d'inscrire son existence dans le monde au contact de l'altérité. Ces conceptions nous intéressent particulièrement dans le contexte des activités du groupe Alarm. En effet, si les interlocuteurs mettent l'accent sur l'importance de la valeur travail, notons que de par l'intermédiaire leurs activités militantes en faveur du droit au logement pour tous, ils se

---

<sup>20</sup>STRYCKMAN N, « Désir et loyauté font-ils bon ménage ? », « Loyauté et famille », ED Yapaka.be, avril 2009, p 31

<sup>21</sup> ARENDT H, « L'humaine condition », Ed Gallimard, 2012, p 65

positionnent également comme des êtres politiques désireux d'obtenir des changements structurels en matière du droit au logement pour tous.

Pour nos interlocuteurs en contexte d'exil, la valeur du travail, même de piètre qualité, mal rémunéré et souvent de durée limitée, semble être un « graal » à conquérir et à conserver. La plupart d'entre eux, s'ils sont employés, le sont dans le cadre de contrats à temps partiel : des contrats PTP (Programme de Transition Professionnelle) ; des contrats Art 60 (CDD offert aux personnes bénéficiaires d'une aide d'un CPAS, en vue de les former et de leur ouvrir un droit aux allocations de chômage) ; des contrats fournis par les ALE (Agences Locales pour l'Emploi) ; enfin, des contrats dans le cadre des chèques services (les personnes peuvent continuer à bénéficier de leurs revenus de remplacement tout en travaillant pour une rémunération plafonnée). Il n'empêche qu'ils valorisent ces emplois. Dès lors, il est intéressant de se demander ce que sous-tend cette valorisation.

Les propos de « Ketzia » énoncent ainsi les bénéfices qu'elle engrange en travaillant : *« Maintenant, je suis à l'aise, je sors chaque matin, je pars au travail. (...) Je me retrouve avec les collègues, je parle. (...) Oui, (travailler) vraiment pour avoir de la valeur. »*

Ainsi, le psychosociologue Marcel Bolle De Bal, soutient que *« le travail humain au cœur de la société contemporaine demeure un élément essentiel, un vecteur de sens : pour la plupart d'entre nous, il est moyen de subsistance, source de revenus et de pouvoir (sur la nature, voire les hommes), de reliance à soi, aux autres, au monde. En cela, il est potentiellement créateur d'identité, générateur de solidarité et de fraternité, producteur de citoyenneté. »*<sup>22</sup>

En contexte d'exil, la valeur accordée au travail semble encore renforcée du fait que le travail permet de préserver les loyautés envers la famille restée au pays. « Ketzia », « Antonio », « Fouta » mettent tous en lien le travail et leur dette à l'égard de leurs proches :

**« Ketzia » :** *« J'ai dit "oui", je dois travailler parce que j'ai des enfants que j'ai laissés, que je dois supporter, que je scolarise. (...) Quand on travaille, on est à l'aise comme il vient de le dire, on peut se faire des programmes. Bon, je prends un exemple comme pour le regroupement familial, si vous n'avez pas de travail, vous ne pouvez pas faire venir vos enfants et vous n'aurez pas un programme précis pour votre maison, pour vous-même quoi. »*

**« Antonio » :** *« Ils m'ont donné beaucoup de choses (ses parents), j'ai envie aussi, d'un jour, faire la même chose, d'être capable d'aider ma mère ou mon père quand ils en auront besoin. Etre. Voilà, j'ai besoin de pouvoir aider tout de suite. Je sais pas, ça, il faut, je ne veux pas dire que c'est de l'argent, mais c'est une chose très importante, avoir un peu de sous pour avoir une voiture. Par exemple, si ma mère, elle est vieille et ne peut pas conduire, c'est mieux, si je peux conduire, aller à l'hôpital ou aller n'importe où. »*

**« Fouta » :** *« Maintenant je travaille là-bas intérimaire, faut voir si ils vont me faire un contrat, parce que il y avait l'autre, 3 mois de vacances, il peut aller et rester 3 mois, je peux revenir 3 mois et tu peux même avoir 3 mois de vacances ou bien même 2 mois. Je vais voir si au moins, je trouve ça, comme je n'ai pas les moyens de la faire venir, je peux aller visiter (sa mère). »*

En lien avec les loyautés à l'égard des proches restés au pays, le travail reste un moyen de se fondre dans « la masse » du pays d'accueil, de se préserver du stigmate « de l'étranger qui vient voler notre pain », de l'étranger qui profite de notre système social — un désir d'être comme tout le monde, un désir de participer activement au processus de production de la société d'accueil. Il se développe simultanément une double loyauté à l'égard du pays d'origine et du pays d'accueil, en lien avec le « donner et le recevoir ».

---

<sup>22</sup> BOLLE DE BAL M, « Le travail, une valeur à réhabiliter », Ed Labor, 2005, p 10

Cela est rendu complexe pour les interlocuteurs pour qui le travail semble également un moyen d'échapper à l'arbitraire d'une décision administrative, de préserver son autonomie et sa liberté.

« **Fouta** » : « *Si tu n'as pas eu du CPAS encore, rester toujours au CPAS, c'est pas facile, un jour ça peut être coupé. Mais je me suis débrouillé, j'ai trouvé du travail dur mais pas bien.* »

« **Ketzia** » : « *Le CPAS, il faut toujours se cantonner, tout ça, j'ai dit "non", "non", il faut que je travaille. (...) Le travail assure l'indépendance.* »

A l'inverse, l'absence de travail est source de grande souffrance et de disqualification — et l'identité s'en trouve meurtrie. « Fouta » et « L'Arabie du Sud » en témoignent :

« **Fouta** » : « *Mais si tu ne travailles pas, y'a pas un programme, c'est aller dormir chaque fois, la fatigue.* »

« **L'Arabie du Sud** » : « *Moi, je ne peux pas travailler, je ne peux pas travailler. Moi, j'ai un diplôme du Yémen de l'université et j'ai un diplôme d'ici. (...) Moi je dois travailler, je suis en bonne santé, je parle français, anglais, néerlandais. Mais tu peux pas travailler. (...) Je peux pas travailler, je peux pas travailler, je peux pas payer une autre formation, parce que sinon je dois payer moi-même. Donc quand on reste toujours comme ça, attendre, attendre les papiers.* »

### Les communautés religieuses.

Qu'ils soient de confession musulmane ou de confession chrétienne, la plupart de nos interlocuteurs fréquentent des églises ou des mosquées.

Molenbeek est truffé de petites mosquées ou de petites églises qui n'en ont pas l'apparence extérieure. Il s'agit le plus souvent de lieux de culte hébergés dans de simples bâtiments.

Dans l'entretien collectif, les membres du groupe font souvent référence à ces lieux sans retenue. Alors que je lui parlais de mon projet de recherche, « *Mondial* » me confia à brûle-pourpoint : « *Je suis né à la mosquée* ». Au point que j'ai réellement imaginé qu'il était né dans une mosquée. En réalité, cette « naissance » est liée à son arrivée en Belgique. À sa sortie du Haut-Commissariat aux réfugiés, un compatriote dans l'impossibilité de le loger lui conseilla vivement de se présenter à la mosquée ; il l'y déposa même : « (...) *il est venu nous chercher, mais il m'a dit : "excuse-moi, mon appartement, il est vraiment trop petit, je ne peux pas vous accueillir chez moi mais je vous conseille de demander l'aide dans cette mosquée ici."* Il m'a déposé devant une mosquée : la mosquée Il Qualid, la plus grande mosquée ici. (...) *J'ai expliqué à l'Imam notre problème comme quoi, on cherchait un abri jusqu'au lendemain. Pour le lendemain, on avait les papiers pour se présenter au CPAS de Boussu. Il nous a accueillis chez lui, il nous a offert le repas, alors il nous a aussi proposé de loger chez lui et le lendemain, il nous a aussi assuré le transport jusqu'à la gare. Là, on a pris le train pour aller à Boussu et là, c'était la catastrophe parce qu'on nous a logés dans une maison où, c'était une maison plutôt, une maison, comme je l'ai compris, pour les personnes qui attendent un lit dans les hôpitaux. (...) Par après, je suis resté chez l'Imam huit jours. On avait tout, tout. Logés. Manger pour les enfants, tout et finalement, on a trouvé un appartement où je suis maintenant là-bas.* »

« *Fouta* » (d'origine guinéenne), alors qu'il venait d'arriver à la Gare du Nord et qu'il tentait de trouver son chemin pour le Haut-Commissariat aux réfugiés, face à l'indifférence de la masse qui s'engouffrait dans le hall de la gare, s'adresse à un Africain. Ce dernier accepte de l'héberger une nuit maximum et lui indique aussi la mosquée comme lieu de référence : « *Il m'a montré une mosquée, on a suivi une rue pour me montrer où je devais aller le matin.* »

Venue du Congo pour subir une opération, alors qu'elle s'était retrouvée sans papiers, « Ketzia » sera hébergée temporairement dans les bureaux d'une église. Dans l'entretien collectif, elle nous confie également :

— « **Ketzia** » : « *Moi, je lis beaucoup, j'ai consulté des gens.* »

— « **Aurélia** » : « *Quels gens ?* »

— « **Ketzia** » : « *Beaucoup de gens. Par exemple, le groupe Alarm et les amis que j'ai trouvés à l'église. Puisque moi, je me reposais vraiment à l'église. Fallait prier, fallait voir mes compatriotes. Pour le faire, il fallait que j'aie à l'église. Bon, à part l'église, j'étais chez moi, je trouvais que j'étais dans une prison.* »

« Ketzia », nous dévoile, ici, que le seul lieu où elle pouvait sortir de sa solitude, c'était l'église.

À l'arrivée dans le pays d'accueil, ces lieux de cultes peuvent dès lors être considérés comme de véritables points d'appui, des refuges. Au contact des pairs qui pratiquent une même langue, ont une expérience du pays d'accueil, des solidarités très concrètes (être logé, nourri, orienté) peuvent se déployer.

Ces expériences de solidarité, vécues au sein des lieux de culte, sont confirmées par les résultats d'une étude menée par Jan Blommaert et ses collègues à Bruxelles, sur le thème de la solidarité vue par des personnes vivant à la marge et par les élus politiques. Dans un article paru dans le journal du KVS (théâtre flamand de Bruxelles), dans lequel il s'intéresse plus particulièrement aux églises pentecôtistes, Jan Blommaert relève : « *Ces communautés (immigrées) vulnérables et peu soudées sont organisées depuis quelques années, à la base, par une série de nouvelles églises pentecôtistes dans le quartier. Ces églises principalement africaines et latino-américaines poussent tels des champignons et connaissent un immense succès. Les croyants peuvent y trouver satisfaction à toute une série de besoins, outre les besoins spirituels. Ce sont des lieux où les gens trouvent du boulot via via, ou un appartement bon marché, ou une voiture de troisième main, une garderie, des soins de santé, de l'aide pour remplir des papiers et j'en passe. Ces églises sont quasiment de nouveaux CPAS qui fonctionnent entièrement grâce à la solidarité inconditionnelle entre les personnes qui viennent y trouver le Seigneur auquel elles rendent grâce. C'est un système ancien, historiquement, il est la racine de toute structure existante de solidarité : des semblables qui s'organisent spontanément et sans pression extérieure, et qui s'entraident où et quand c'est possible.* »<sup>23</sup>

Si les communautés religieuses peuvent être lues au regard de pratiques culturelles, elles n'en sont pas moins des fabriques culturelles où se rejouent ici des pratiques de là-bas — signe d'une résilience au métissage.

### **Le monde associatif**

Dans une société d'accueil où les chiffres du chômage augmentent, le monde du travail devient de moins en moins accessible aux populations dites précarisées, peu scolarisées ou peu qualifiées et d'origine étrangère. On peut, dès lors, se demander si la fréquentation du monde associatif et la participation à des projets qui impliquent un engagement, représentent un substitut au travail. Dans la mesure où ces projets sont sources d'apprentissage, de rencontres, de valorisation de l'expérience et des « capacités » des sujets qui y participent, nous pourrions établir une comparaison avec les éléments qui se retrouvent dans le travail.

---

<sup>23</sup> BLOMMAERT J, KVS EXPRESS, programme trimestriel du Théâtre KVS de Bruxelles, in n°01 9/2011-11/2011, pp 30 et 31

Ainsi, « Bilal » — ancien locataire devenu propriétaire et qui fut président de l'association de fait « L'Espoir » (Nom du groupe d'épargne collective et solidaire qui, soutenu par la Maison de quartier Bonnevie, le Cire et le Fonds du logement, a abouti à la création d'un bâtiment composé de 14 logements destinés à des familles nombreuses à faibles revenus.) — associe le projet auquel il a participé à un travail :

*« Maintenant on est propriétaire, je leur dit (à mes enfants) que grâce à ce qu'on a fait ensemble, maintenant on est propriétaire. Mais on s'est battu. La maison n'est pas venue comme ça, on a fait 5 ou 6 ans de travail pour mettre « L'Espoir » sur pieds et on a fait pas mal des ateliers, du travail, on a été toquer dans plusieurs portes des ministères et tout ça pour avoir des subsides, etc., mais grâce à ce qu'on a fait, maintenant on est des propriétaires. »*

**Le faire et le faire ensemble** ont donné lieu à la résolution d'un problème de logement qui était pour « Bilal » une source de grande souffrance. Je me souviens de ma première rencontre avec « Bilal », il y a plus de huit ans. Il s'était présenté à la permanence logement en se plaignant de ses mauvaises conditions de logement et du fait qu'il était inscrit sur les listes d'attente du logement social depuis dix ans. À l'époque, son langage et son maintien physique reflétaient en tout point une position ou un statut de victime. Dans l'impossibilité de lui faire accéder à un logement social, mais refusant de lui assigner une position de victime, je lui proposais de participer aux réunions du groupe Alarm. Il répondit à mon invitation et devint un membre très actif du groupe. C'est notamment dans ce groupe — mais pas uniquement, car il était déjà impliqué dans une autre association — qu'il développa certaines de ses capacités. Notamment en matière de prise de parole. Au cours des premières réunions, il parlait à tort et à travers sans laisser de place aux autres, comme s'il y avait pour lui, une urgence à dire. Progressivement, il finit par canaliser son flot de paroles, pour laisser place à la parole des autres. Par la suite, d'une position de victime, « Bilal » est devenu acteur de changement dans sa situation.

Pour moi, il fut extrêmement surprenant de voir combien les propos tenus par nos interlocuteurs au sujet de la valeur du travail et de la valeur accordée au fait de devenir propriétaire correspondaient aux constats établis par Vatz Laaroussi dans un article consacré au « Comment installer son Chez soi ? » : *« La qualité de vie (Vatz Laaroussi 2005) telle que perçue par les familles immigrantes en région représente un croisement complexe et pondéré différenciellement entre divers éléments dont : la possibilité d'emplois et de revenus corrects, le sentiment d'être reconnu professionnellement et socialement, la présence d'un réseau de soutien, la proximité d'un milieu scolaire et de milieux potentiels de promotion académique, l'accès à des services de santé, la présence d'organismes d'accueil et d'intégration disponibles et efficaces, l'ouverture des organismes ou instances locales à la participation des migrants. Mais s'y ajoute aussi la question du logement. Le logement est un de ces éléments majeurs, permettant une bonne qualité de vie lorsqu'il satisfait les besoins des familles, rendant la vie pénible lorsqu'il est difficile à trouver, inapproprié ou trop coûteux. (...) Notons enfin que l'accès à la propriété représente pour ces familles une forme d'intégration souhaitée et valorisée. »*<sup>24</sup>

Dans une interview accordée au journal « Le Monde », un jeune (dont les parents sont devenus propriétaires dans le cadre du projet « L'Espoir ») confirme l'importance de l'accès à la propriété pour les familles migrantes : *« On est bien ici, mieux que dans notre appartement précédent. C'est une maison neuve, basse énergie ; on a pu acheter le terrain avec les autres et faire bâtir. »*<sup>25</sup>

---

<sup>24</sup> LAAROUSSI V, GUILBERT I, « La rétention des immigrants dans les régions du Québec ou comment installer "son chez soi" », in Diversité Canadienne 8 : 1, 2010, p 28

<sup>25</sup> BARROUX R, « Une maison multicolore, écologique et sociale à Bruxelles. La Commission Européenne récompense chaque année les projets urbains les plus innovants », in le journal « Le Monde », 13/07/2012, p 6

Sophie Bouillon, dans un reportage consacré aux habitants d'un « township » de Johannesburg, constate qu'ils souhaitent devenir propriétaires pour assurer l'avenir de leurs enfants.<sup>26</sup>

La propriété donne davantage l'idée d'un ancrage — un sentiment (qui est plus qu'un sentiment) de pouvoir enfin déposer ses valises. À l'occasion des visites à domicile réalisées chez les nouveaux propriétaires du projet « L'Espoir », je ne vois plus traîner les gros sacs à rayures rouge et bleu, si typiques chez les familles immigrées locataires de leur logement.

Pour les personnes en situation d'exils, devenir propriétaire de son logement symbolise autrement l'accueil en terre d'exil — une citoyenneté retrouvée dans un contexte social qui a tendance à capitaliser la violence.

---

<sup>26</sup> Radio 1<sup>ère</sup>, Emission « De quoi j'me mêle », reportage de Sophie Bouillon, réalisé par Carmen Algarrada et présenté par Marc Giouse, 26/08/2012

## Au cœur de l'action, la transmission :

---

*« La transmission a toujours été reconnue depuis la nuit des temps et par toutes les cultures. (...) Chaque être humain s'intéresse à son passé et aime évoquer les souvenirs. Cette mémoire inscrit l'individu dans son appartenance à l'espèce humaine. Freud insiste à plusieurs reprises sur le fait que s'il n'y avait pas transmission, chaque être humain devrait recommencer à zéro : il n'y aurait ainsi ni progrès, ni développement de la société humaine. »<sup>27</sup>*

Dans l'entretien collectif des membres du groupe Alarm, on distingue nettement le rôle joué par les communautés d'appartenance dans la construction des identités plurielles. À la faveur de cette recherche et de mon propre cheminement, a émergé une nouvelle question relative au processus identitaire. Et je me retrouvais, malgré moi, confrontée au thème de la transmission. Ce thème s'est révélé comme le négatif de la photographie de mes propres angoisses face à mon travail d'écriture. Transmettre, est-ce vouloir donner une part de soi aux autres ? Transmettre, est-ce donner des choses que l'on a reçues, mais dont on ne veut pas ? Transmettre, est-ce le désir de s'inscrire dans une histoire, la sienne propre, mais aussi celle d'une famille, celle d'une classe sociale, celle d'une profession, celle d'une société, celle de l'Humanité ? Ou transmettre, est-ce tout cela à la fois ?

*« Chaque individu naît dans une constellation familiale, elle-même reliée à d'autres constellations familiales, sociales et historiques. Tout sujet doit découvrir que le monde n'a pas seulement commencé avec ses parents mais qu'il est aussi le fruit d'un monde existant bien auparavant : chaque individu est le maillon d'une chaîne humaine inscrite dans l'histoire de l'Homme. »<sup>28</sup>*

Si la transmission est de l'ordre du « donné », c'est probablement qu'il y a eu « du donnant » et des donateurs. Mais que m'a-t-on donné et que puis-je donner ? Le « transmettre », est-il de l'ordre du conscient ou de l'inconscient — ou des deux à la fois ?

La transmission est comme par hasard de l'ordre du donné, du recevoir et du rendre ; elle s'inscrit à la fois dans la petite et dans la grande histoire, en lien avec les différentes appartenances.

À la lecture de mon « roman familial », certains dons sont du ressort des valeurs qui m'ont été transmises — comme celle de la liberté de vivre et d'agir en fonction de ses propres convictions ; celle de refuser l'injustice et de respecter l'Homme dans toutes ses dimensions quelle que soit sa classe sociale, son origine et la grosseur de son portefeuille ; celle d'être libre de se conformer ou non aux normes admises ; en conséquence, celle de résister en cas de nécessité. Mes parents m'ont transmis le « goût de l'autre » et de la découverte. Ces valeurs « m'habitent » et je continue de les véhiculer en fonction de mes rencontres tant professionnelles que privées. Mon bagage familial s'est enrichi au fil du temps, au fil de mes propres expériences, au fil de mes propres rencontres.

---

<sup>27</sup> MATHIER I, « Entre mémoire collective et mémoire familiale. L'héritage d'un trauma collectif lié à la violence totalitaire. », Ed IES, 2006, p 67

<sup>28</sup> *Ibidem*, p 70

*« La mémoire familiale façonne l'identité de chacun qui s'élabore **en rapport à l'histoire familiale, sociale et culturelle**. La personnalité se constitue par une série d'identifications essentiellement inconscientes. L'identité personnelle se construit à partir de composantes internes et externes et se remanie toute la vie. Celle-ci s'inscrit entre le passé et l'avenir et ne surgit pas de nulle part. Cette mémoire se réfère à un ensemble de valeurs liées à l'expérience vécue. Elle est le signe d'une appartenance sociale et culturelle. »<sup>29</sup>*

Dans mon désir de travailler le collectif avec des personnes exilées victimes de mal logement, on retrouve simultanément des valeurs familiales comme « le goût » et le respect de l'autre (quelle que soit sa condition), le refus de l'injustice, l'anticonformisme et la résonance face à ma propre expérience de l'exil. Entre les membres du groupe Alarm et la professionnelle que je suis, il y a probablement le partage inconscient d'histoires et de vécus qui résonnent et font sens. À l'occasion des actions que nous menons, certains membres du groupe se remémorent d'autres actions auxquelles ils ont participé. Certains disent parfois : « on est comme une famille ». Je me suis souvent étonnée de voir que des anciens du groupe (dont la situation de logement s'est améliorée ou stabilisée) continuent de venir aux réunions et aux actions. La transmission au sein du groupe résiderait peut-être là : « être des passeurs d'expérience ». C'est par une présence physique et une parole vivante faire témoignage à ceux qui vivent encore des difficultés de logement, qu'il est possible de s'en sortir et même de devenir propriétaire. Selon Vatz Laaroussi, cela représente « *une forme d'intégration souhaitée et valorisée* »<sup>30</sup> par les familles migrantes. Dans un lien de solidarité, les histoires individuelles (liées à la quête d'un logement décent), l'histoire et les actions du groupe sont transmises aux nouveaux comme source d'espoir et désir de lutte.

En septembre dernier, en partenariat avec l'asbl « Convivence », le Cire, le Fonds du logement, la toute nouvelle structure « Community Land Trust » (CLT)<sup>31</sup> et la Maison de quartier Bonnevie, nous avons initié la création d'un nouveau groupe d'épargne collective et solidaire : le projet « Arc-en-Ciel »<sup>32</sup>. Dans la phase actuelle de ce projet, nous animons des ateliers participatifs d'architecture.

Les membres du groupe d'épargne sont invités à réfléchir collectivement à l'aspect architectural du projet, à sa dimension collective et au vivre ensemble. Pour l'un des ateliers, nous avons invité une habitante du « 123 » (squat de la rue Royale à Bruxelles), un couple et un jeune du projet « L'Espoir » pour témoigner de leur expérience du vivre ensemble. « Passeurs d'expériences » par excellence, ces personnes ont exprimé avec fierté tout le chemin parcouru avec les joies et les difficultés éprouvées dans le vivre ensemble.

Au cours de ces mêmes ateliers destinés prioritairement aux parents, les associations ont imaginé réunir spécifiquement le groupe des « enfants » âgés de 15 à 23 ans. L'idée étant de leur proposer d'entrer activement dans le processus du projet avec leurs idées, leurs désirs, leurs spécificités, leurs espoirs.

---

<sup>29</sup> *Ibidem*, p 68

<sup>30</sup> LAAROUSSI V, GUILBERT I, « La rétention des immigrants dans les régions du Québec ou comment installer « son chez soi » », in Diversité Canadienne 8 : 1, 2010, p 28

<sup>31</sup> Système de propriété qui a la particularité d'assurer la séparation de la propriété du sol de celle du logement. Ce système existe depuis 30 ans aux Etats-Unis, il a également la particularité d'associer et d'assurer la participation active des futurs habitants au projet de construction ou de rénovation de leurs futurs logements en partenariat étroit avec le monde associatif où le projet est prévu.

<sup>32</sup> Nom choisit par les 32 familles composant le groupe.



Au contact du jeune de « L'Espoir »<sup>33</sup>, venu partager son expérience positive du « *Faire ensemble* » et présenter les projets qui, au delà de l'occupation des logements, continuent de se mettre en place, (comme la création d'un jardin collectif, la participation aux actions « propreté » dans le quartier, la création d'une asbl propre aux habitants), le groupe de jeunes de « L'arc-en-Ciel » s'est montré plus qu'enthousiaste et plein de nouvelles idées à développer.

Dans le cadre de cette nécessaire transmission inhérente à l'Homme, qu'elle soit intergénérationnelle ou de connaissance, nous voyons, ici, toute l'attention et l'intérêt que le champ social devrait porter à ce thème notamment quand il est en lien avec des publics en grande souffrance sociale.

La transmission concerne également le réseau associatif lui-même. En effet, à la Maison de quartier Bonnevie, c'est du contact avec les familles fortement précarisées en matière de logement qu'est née l'idée de la création d'un bâtiment collectif. C'est de ce même projet qu'est né le désir de développer un « Community Land Trust » à Bruxelles et c'est de la force du réseau associatif que ce projet voit actuellement le jour.

*« On aime trop la vie du ghetto et l'esprit communautaire. Nos parents se sont battus pour ne pas être expulsés dans les campagnes. On restera ici... avec les rats. »*

Ces phrases émanent de jeunes issus d'un « township » de Johannesburg. Elles illustrent à la fois l'attachement à la communauté et la transmission en lien avec la loyauté à l'égard des luttes mener par leurs parents.<sup>34</sup> On voit ici comment « transmission », « loyauté » et « appartenance » sont à nouveau intimement liées.

En référence aux trois fonctions de la mémoire de Muxel, Irène Mathier souligne : « *La fonction de transmission est cette nécessité impérative de transmettre aux générations suivantes. (...) La mémoire obéit à un impératif de transmission non pas seulement parce qu'elle impose un devoir de mémoire mais aussi parce que quelque chose de l'identité propre d'un sujet en dépend* ». <sup>35</sup>

Nous avons déjà relevé l'importance des communautés religieuses dans les sentiments d'appartenance. Pour Anthony Artigas, « *par son investissement dans les codes de l'humain, le religieux permet aux individus de se rassembler et favorise l'émergence d'une nouvelle identité affiliante où la notion de communauté retrouve son sens et peut à nouveau intégrer et prendre soin des plus vulnérables tout en comblant les déficits mémoriels de transmission* ». <sup>36</sup>

En situation de précarité et d'exils multiples, il reste important pour mes interlocuteurs de recapitaliser de la transmission pour résister à la fragmentation culturelle. Si nous devons pratiquer des nuances quant à certaines logiques des communautés, elles proposent un support à la remobilisation des imaginaires.

---

<sup>33</sup> Ce jeune avait notamment séjourné en IPPJ, il y a quelques années.

<sup>34</sup> Radio 1<sup>ère</sup>, Emission «De quoi j'me mêle », reportage de Sophie Bouillon, réalisé par Carmen Algarrada et présenté par Marc Giouse, 26/08/2012

<sup>35</sup> MATHIER I, « Entre mémoire collective et mémoire familiale. L'héritage d'un trauma collectif lié à la violence totalitaire. », Ed IES, 2006, p 68

<sup>36</sup> ARTIGAS A, « Précarité de la transmission, rupture mémorielle et appel au religieux », in RIZHOME « Ambiguïté de l'accompagnement, précarité de la transmission », n°44, juillet 2012, p 6

## Reconnaissance :

---

*« La soif de reconnaissance paraît la plus partagée des passions contemporaine. (...) Mais que faut-il entendre par cette notion ? Que cache-t-elle ? Que cherche-t-on lorsqu'on veut être reconnu ? (...) Etre reconnu par une structure abstraite ne suffit pas. Ce qu'il faut, c'est célébrer ce **je ne sais quoi** qui fait l'humain, et qui donne sens à l'activité. »<sup>37</sup>*

En 2001, en initiant la création du groupe Alarm, je n'avais ni la conscience ni l'ambition de participer à un projet visant la promotion de la santé mentale des populations en souffrance sociale. À mes yeux, ce groupe est né de la rencontre de la souffrance sociale des mal logés et de ma propre souffrance liée à mon impuissance de pouvoir les reloger. À l'origine, c'est également le non respect du droit au logement, inscrit à l'article 23 de notre Constitution, qui fit naître en moi le désir de développer un travail de groupe.

À l'époque, je voyais défiler devant moi des familles qui continuaient de vivre dans des logements pourtant déclarés insalubres par l'autorité publique, trois ans plus tôt. Alors que des arrêtés de fermeture stipulaient clairement que ces logements étaient dangereux pour la santé et la sécurité de leurs habitants, rien n'était mis en œuvre pour remédier à cette situation.

Fatiguée d'être le témoin individuel et passif de la souffrance liée au mal logement, fatiguée de voir que la rédaction de nos rapports annuels n'apportaient pas de changements structurels en matière de logement, il m'était devenu indispensable voire vital de trouver un moyen d'agir contre une injustice sociale flagrante. Dans la mesure où la question du mal logement touche une part croissante de la population bruxelloise et même mondiale<sup>38</sup>, l'aborder de manière collective est devenu une évidence pour moi.

Mes propos rejoignent ici ceux de Jean Furtos lorsqu'il déclare : *« L'incurie est l'une des voies finales de la perte ressentie d'humanité aux yeux d'autrui, quel qu'en soit le contexte. L'humanité reconnue passe souvent par des situations concrètes. L'habitat est une situation concrète. Si avoir un emploi, dans les années 90, était considéré comme l'objet social intégratif par excellence, il n'en est plus de même en cette première décennie du troisième millénaire : c'est maintenant avoir un logement digne qui constitue le dernier recours avant l'exclusion. »<sup>39</sup>*

---

<sup>37</sup> CHABOT P « Global Burn out », Ed Presses Universitaires de France, 2013, pp 82, 83, 91

<sup>38</sup> A Johannesburg 1 million d'habitants sont sur les listes d'attente du logement social (Radio 1<sup>ère</sup>, Emission « De quoi j'me mêle », reportage de Sophie Bouillon, réalisé par Carmen Algarrada et présenté par Marc Giouse, 26/08/2012), à Bruxelles 38 000 ménages attendent également un logement social.

<sup>39</sup> FURTOS J, « Quelques aspects de la santé mentale concernant l'habitat dans l'accompagnement des personnes précaires. », Texte écrit pour la DPSA dans le cadre du projet copiloté par Le Grand Lyon et l'État, en lien avec un nombre important de partenaires concernés par la santé mentale. 2009

Dans sa praxis de la reconnaissance, Jean-Claude Métraux<sup>40</sup> identifie trois types de reconnaissance pour enfin arriver à la connaissance :

**La reconnaissance mutuelle qui est nourrie par :**

- **L'approbation**, à savoir : une approbation explicite qui considère l'autre comme membre à part entière de la communauté humaine.
- **La gratitude** entendue comme l'affirmation d'une humanité partagée où la parole à valeur de don,
- **La reconnaissance des droits d'autrui**,
- **L'estime sociale**.

**La reconnaissance de soi-même qui est nourrie par :**

- **Le pouvoir de se raconter**,
- **Le pouvoir dire et agir**,
- **La reconnaissance de ses compétences**,
- **La reconnaissance de sa responsabilité** entendue comme une capacité de faire des choix sur base de ses propres capacités,
- **La promesse du lien**.

**La reconnaissance par identification (ou reconnaissance) qui passe par :**

- L'ignorance et la méconnaissance,
  - La reconnaissance des similitudes fondamentales,
- La re-connaissance de la souffrance, le « re » « (...) se réfère ici au souvenir de mes propres souffrances, l'incidence d'évènements sur mon bien être ou sur mon mal être. »

C'est par le cheminement de ces trois types de reconnaissance que l'on peut accéder à la connaissance de l'autre. En effet, comme le souligne l'auteur : « *Il faut d'abord reconnaître l'autre comme un homme et une femme digne d'être connu(e) pour désirer ensuite le connaître.* »<sup>41</sup>

C'est notamment grâce à cet apport théorique sur les processus de reconnaissance que j'ai pu mettre en lumière certains enjeux de ma pratique de terrain.

Cette année, en parallèle de la formation et dans le cadre des élections communales de 2012, une partie des membres d'Alarm ont été les acteurs d'un clip vidéo diffusé en octobre dernier sur le site Internet « You Tube » (actuellement consultable sur le site, en tapant « Moi, si j'étais Bourgmestre ». Ce clip est le fruit d'un long processus qui a commencé par une reconnaissance mutuelle et réciproque sur laquelle a pu se construire une confiance basée sur les principes du don/contre don et de la dette. C'est-à-dire le pouvoir donner, le pouvoir recevoir, le pouvoir rendre qui fait exister. Dans ce va-et-vient du don/contre don est née la co-création d'une appartenance commune fondée sur la défense du droit au logement pour tous. Le clip en est la plus belle illustration : neuf hommes et femmes d'origines différentes, installés dans la salle du Collège des Bourgmestre et Echevins pour dire leur vision politique du logement qui défend les intérêts des plus précarisés d'entre nous. Un acte politique qui par une parole publique rend à chacun sa citoyenneté. Citoyenneté par laquelle l'homme

---

<sup>40</sup> METRAUX J-C, « La migration comme métaphore », Ed La dispute, 2011, p 222

<sup>41</sup> *Ibidem*, p 236

peut prendre sa place dans le monde<sup>42</sup>. La promesse de lien, quant à elle, est à mon sens liée aux traces qu'ont laissées nos actions communes.

Aujourd'hui, dans un contexte où le lien social se délite au profit d'une société individualiste globalisée et consumériste, où l'humain a de moins en moins de place, les enjeux du travail social ne se situent-ils pas dans l'engagement et la responsabilité des travailleurs sociaux à donner une voix aux sans voix afin qu'ils puissent retrouver une place dans le monde ?

Jean Furtos nous dit : *« Porter la parole du sujet, c'est la transcrire en différents dialectes, celui du service social, de l'insertion professionnelle et du soin ; c'est la traduire en langage « méta », universel ; c'est enfin, par cet agencement pluriel, l'aider à revenir dans la communauté humaine, celle où le sujet se risque, dans une « saine précarité », à traverser la confusion des attitudes, des éprouvés et des pensées pour parvenir à sa subjectivité. »*<sup>43</sup>

Et Léandre Nshimirimana de nous rappeler : *« Je voudrais soutenir, donc que pour l'immigré, comme pour le pays d'accueil, l'intégration, par le travail et l'accès à la citoyenneté, est la première clinique qui vaille. »*<sup>44</sup>

---

<sup>42</sup> Dans un reportage radio sur le township africain « Alexandra » (1 million d'habitants) situé à Johannesburg, un interlocuteur confie : *« On doit apprendre l'engagement civique aux habitants du township, ils doivent faire un apprentissage de l'esprit démocratique. »*

<sup>43</sup> FURTOS J, « Accompagner l'auto-exclusion : d'OEdipe à Alex Supertramp », in RIZHOME, « Ambiguïté de l'accompagnement, précarité de la transmission », n°44, juillet 2012, p 15

<sup>44</sup> NSHIMIRIMANA L., « Immigré en souffrance : traiter la différence ou soigner l'accueil ? », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratique de réseaux*, 2002/1 n°28, p 141

Avec cette recherche, j'espère avoir mis en lumière certains des éléments qui contribuent à l'ancrage des exilés dans leur société d'accueil.

Grâce à l'engagement de mes interlocuteurs et la confiance mutuelle qui nous porte, j'ai pu identifier certains des processus identitaires qui permettent *d'habiter son exil*. Au travers de l'entretien collectif réalisé avec les membres du groupe Alarm, il s'agit principalement des processus identitaires liés à la reconnaissance et des processus identitaires liés à la transmission intergénérationnelle et de connaissance.

Ces processus sont complexes ; ils se croisent et s'entrecroisent en se nourrissant mutuellement, mais les personnes nous apprennent qu'ils sont fondamentaux dans la réappropriation de leur identité bousculée par l'exil.

*« De quoi manque le plus notre monde ? D'humain ! ... Humain, humanisme, humanité... autant de termes qui ont la même racine qu'humus, cette vitamine indispensable à la mince couverture de terre qui, à la surface de notre planète, assure notre survie. »<sup>45</sup>*

Une terre fertile doit être riche d'un humus qui accepte et reconnaît les origines de quiconque, une terre riche d'un pouvoir de reconnaissance mutuelle sur laquelle peuvent pousser et grandir de nouvelles sources d'appartenance qui donneront naissance à de nouvelles ramifications comparables à des rhizomes qui à leur tour pourront s'étendre pour poursuivre le processus de socialisation et de reconnaissance.

Au sein de la société d'accueil, le monde associatif doit avoir la possibilité d'offrir et de créer une multitude de lieux où réunir les personnes précarisées afin de partager nos préoccupations communes. Dans ces lieux où la parole peut émerger, les processus de transmission et de reconnaissance naissent et donnent lieu à de la solidarité ainsi les identités plurielles s'en trouvent renforcées. Ces identités plurielles sans cesse mouvantes peuvent favoriser l'engagement et la prise de responsabilité des exilés dans leur société d'accueil pour autant qu'elle offre la possibilité de métissage. Pour ne pas être des paroles perdues, ces espaces de paroles doivent aussi permettre la manifestation d'actions qui font sens.

Au sujet de la citation de Bertrand Radon, « Aujourd'hui, ceux qui font vraiment de la politique, ce sont les cliniciens de la clinique psychosociale », Jean Furtos nous explique : « (...) Ceux qui constatent, sur le terrain des pratiques où ils interviennent, les effets psychiques de l'organisation du vivre ensemble, produisent une lucidité psychosociale d'essence clinique sur les enjeux de notre temps. Le malaise dans la civilisation n'est pas spéculatif, et les pratiques de santé mentale à promouvoir sont précisément des pratiques. Dans le contexte de mondialisation que nous connaissons, il n'est pas question d'abandonner le souci du micro local, car c'est là où les gens vivent. »<sup>46</sup>

---

<sup>45</sup> RABHI P, « Terre Mère, homicide volontaire ? » Entretiens avec Jacques-Olivier Durand, Editions le Navire, 2007, quatrième de couverture.

<sup>46</sup> FURTOS J, « Les effets cliniques de la souffrance psychique d'origine sociale », in Mentale Idée, sep 2007, numéro 11 « Souffrance et société », pp 24-33

En matière clinique et à la lumière des enseignements de ce terrain, il faut, pour faire soin, partir de là « où les gens sont ». Pour créer un avenir meilleur, il faut partir des questions des gens, de leurs incompréhensions, de leur méconnaissance des codes de la société d'accueil et enfin de leurs besoins très concrets. À cette condition, on éclaire ensemble les injustices sociales qui traversent notre société et l'on peut faire émerger une mobilisation qui fera sens : partir des connaissances des interlocuteurs, de leurs vécus, de leurs histoires, valoriser leur qualité d'experts de terrain pour leur tendre la main et frayer ensemble le chemin de notre commune humanité. Développer et croire en des méthodes qui encouragent les processus de co-création pour œuvrer ensemble à l'amélioration de notre condition humaine, doit à mon sens, être un objectif pour l'ensemble des cliniciens du secteur psycho-social. Retrouver et valoriser l'éducation populaire pour (re)découvrir et dénoncer les mécanismes d'oppression et de soumission qui sont à l'œuvre dans la modernité devrait être l'une de nos nouvelles priorités.

*« L'idée de l'accompagnement, de la **manuduction** en situation d'exclusion et de rupture de filiation, c'est d'aider à revenir dans la saine précarité avant de mourir si possible. La saine précarité permet une confiance en l'autre, en soi-même, en l'avenir, alors que la précarité péjorative dont on parle le plus souvent amène au contraire une rupture de confiance en autrui, en soi-même et en l'avenir, avec, fait important, une rupture de la transmission. »<sup>47</sup>*

Offrir un lieu où se réunir, partager, créer du lien, réfléchir, inventer, faire appel à la créativité pour devenir des citoyens à part entière peut rendre les personnes capables de prendre ou de reprendre place dans le monde en revendiquant le respect des droits les plus élémentaires. Il me semble qu'il s'agit d'un défi majeur pour le champ social. Il s'agit ici de construire et d'œuvrer à une politique sociale de l'intérieur. En résumé et en hommage à Stéphane Hessel « Indignez- vous, mais n'oubliez pas de vous engager et de prendre vos responsabilités. ».

*« Les processus de prise de conscience et de mobilisation collective, à la base de toute action communautaire, sont le plus souvent déclenchés par des situations ou des événements où est franchi le seuil de tolérance aux aléas de la vie quotidienne entraînant refus du statu quo et prise du risque d'initiatives à caractère conflictuel. (...) Si diverses circonstances favorables se trouvent réunies (...) des actions participatives fortes peuvent se développer. »<sup>48</sup>*

En raison de l'impact émancipateur du travail social mené avec des collectifs, nos hommes politiques devraient encourager soutenir et promouvoir ce type d'approche. Un travail qualitatif qu'il est parfois difficile d'évaluer mais qui devrait se substituer à la tendance générale du tout au quantitatif. Cette tendance actuelle que l'on retrouve aujourd'hui dans le secteur social et qui donne la suprématie aux chiffres est le reflet d'une société capitaliste qui encourage la compétition perpétuelle. Cette tendance est une atteinte au travail de terrain que nous développons au quotidien.

Les êtres humains ne se travaillent pas comme des objets mesurables, ils sont des sujets et il faut les traiter avec tout le respect qu'ils méritent.

---

<sup>47</sup>FURTOS J, « Accompagner l'auto-exclusion : d'Œdipe à Alex Supertramp » in RIZHOME, « Ambiguïté de l'accompagnement, précarité de la transmission », n°44, juillet 2012, p 13

<sup>48</sup>SAIAS T, « Introduction à la psychologie communautaire », Ed Dunod, Paris, 2011, pp 67, 68

## Bibliographie :

### 1 Ouvrages.

- ARENDT H, « L'humaine condition », Ed Gallimard, 2012
- AUGÉ M, « Pour une anthropologie de la mobilité. », Ed Payot et Rivages, Paris, 2012
- BEN JELLOUN T, « La plus haute des solitudes. », Ed Du Seuil, 1977
- BERNARD N., « J'habite donc je suis, pour un nouveau rapport au logement », Ed Labor, Bruxelles, 2005
- BOLLE DE BAL M, « Le travail, une valeur à réhabiliter », Ed Labor, Bruxelles, 2005
- BOUILLON F, « Le monde du squat », Ed Presses universitaires de France, 2009
- CHABOT P, « Global Burn out », Ed Presses Universitaires de France, 2013,
- DEJOURS C, « Souffrance en France, la banalisation de l'injustice sociale », Ed du Seuil, 1998 et 2009 pour la préface et la postface.
- JAMOULLE P, « Fragments d'intime », Ed La découverte, Paris, 2009
- JAMOULLE P, MAZZOCHETTI J, « Adolescence en exil », Ed Acadamia, 2011
- MALLOUF A, « Les identités meurtrières », Ed Grasset et Fasquelle, 1998 MATHIER I, « Entre mémoire collective et mémoire familiale. L'héritage d'un trauma collectif lié à la violence totalitaire. », Ed IES, 2006,
- MATHIER I, « Entre mémoire collective et mémoire familiale. L'héritage d'un trauma collectif lié à la violence totalitaire. », Ed IES, 2006,
- MEMMI A., « Portrait du décolonisé », Ed Gallimard, 2004
- METRAUX J-C., « La migration comme métaphore », Ed La dispute, Clamecy, 2011
- PAGES M., « La vie affective des groupes, esquisse d'une théorie de la relation humaine », Ed Dunod, Paris, 1984
- RABHI P, « Terre Mère, homicide volontaire ? » Entretiens avec Jacques-Olivier Durand, Editions le Navire, 2007, quatrième de couverture.
- SAÏAS T, « Introduction à la psychologie communautaire. », Ed Dunod, Paris, 2011
- VAN REYBROUCK D, « Congo, une histoire. », Ed Acte Sud, 2012
- VIRILIO P, « La pensée exposée », Ed Acte Sud, Paris, 2012

### 2 Articles

- BARROUX R, « Une maison multicolore, écologique et sociale à Bruxelles. La Commission Européenne récompense chaque année les projets urbains les plus innovants », in le journal « Le Monde », 13/07/2012,
- BLOMMAERT J., « Solidarité-Lost, ... La solidarité plus un droit ... mais un privilège », in KVS Express, programme trimestriel du Théâtre « De Beurschowburg », Bruxelles, n°01 9/2011-11/2011,
- BRIEG C, « Michel Agier, Le couloir des exilés. Etre étranger dans un monde commun », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2011, mis en ligne le 26 janvier 2011,
- FETHI B, « Qu'est-ce qu'une clinique de l'exil ? », in *L'évolution psychiatrique* (69), 2004
- FURTOS J, « Quelques aspects de la santé mentale concernant l'habitat dans l'accompagnement des personnes précaires. », Texte écrit pour la DPSA dans le cadre du projet copiloté par Le Grand Lyon et l'État, en lien avec un nombre important de partenaires concernés par la santé mentale, 2009
- FURTOS J, « Les effets cliniques de la souffrance psychique d'origine sociale », in *Mentale Idée*, sep 2007, numéro 11 « Souffrance et société »,

- NSHIMIRIMANA L., « Immigré en souffrance : traiter la différence ou soigner l'accueil ? », Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratique de réseaux, 2002/1 n°28,
- FURTOS J., « Les effets cliniques de la souffrance psychique d'origine sociale », *in* Mentale Idée, sep 2007, numéro 11 « Souffrance et société »,
- SORGELOOS L., « Récits de vie autour de la migration », *in* Traces de Changements 196, mai-juin 2010
- TRYCKMAN N., « Désir et loyauté font-ils bon ménage ? », *in* « Loyauté et famille », ED Yapaka.be, avril 2009,
- LAAROUSSI V, GUILBERT L, « La rétention des immigrants dans les régions du Québec ou comment installer « son chez soi » ? », *in* Diversité Canadienne n °8 : 1, 2010

### **3 Reuves**

- LAAROUSSI V, GUILBERT L, « La rétention des immigrants dans les régions du Québec ou comment installer « son chez soi » ? », *in* Diversité Canadienne n °8 : 1, 2010
- BRUXELLES LAIQUE ECHOS, «Le bon, le fou et le troublant », périodique trimestriel 72, Bruxelles, 2011
- Fiches communales d'analyse des statistiques locales en Région Bruxelloise, Fiche 12, Ed 2/2010
- MAYAK, revue-livre de culture vivifiante, solitude fertile, société possible, « Solitude en sociétés II » numéro 6, printemps 2012
- MIGRATION MAGAZINE, revue du Cire (Coordination et initiatives pour réfugiés), numéro 7/été 2012
- RHIZOME, « La mondialisation est un déterminant de la santé mentale », numéro 43, janvier 2012
- RIZHOME, « Ambiguïté de l'accompagnement, précarité de la transmission », n°44, juillet 2012

### **4 Emissions radio-**

- Radio 1<sup>ère</sup>, Emission «De quoi j'me mêle », reportage de Sophie Bouillon, réalisé par Carmen Algarrada et présenté par Marc Giouse, 26/08/2012